

Debussy

par Ariane Charton

INÉDIT



biographie



Extrait de la publication

lolo
biographies

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

Debussy

par

Ariane Charton

Gallimard

Crédits photographiques :

1, 3, 7, 8, 11, 13 et 15 : BNF, 2 : Archives Gallimard, 4, 12, 16 et 18 : Leemage/De Agostini. 5 : The Art Archive/Coll. Dagli Orti. 6 : RMN/Bulloz. Blanche. 9 : Leemage/Photo Josse. 10 : The Art Archive/Gianni Dagli Orti. 14 et 17 : Roger-Viollet.
© Adagp, Paris, 2012 pour l'œuvre de Jacques-Émile Blanche.

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Ariane Charton s'est spécialisée dans la littérature romantique. Elle a publié *Le Roman d'Hortense* (Albin Michel, prix de la ville de Mennecey), consacré à Hortense Allart, la dernière maîtresse de Chateaubriand. Elle a aussi établi l'édition des *Lettres pour lire au lit*, la correspondance amoureuse entre Marie Dorval et Alfred de Vigny (Mercure de France). Elle est également l'auteur d'une anthologie *Cher papa, les écrivains parlent du père* (J.-C. Lattès) et d'une biographie de Musset (Gallimard, coll. « Folio biographies »). À l'occasion du bicentenaire de la naissance de Franz Liszt, elle a publié *Marie d'Agoult, une sublime amoureuse* (Kirographaires), récit de la liaison entre le musicien et la comtesse d'Agoult.

Années d'apprentissage (1862-1879)

Né pauvre, il entra dans la vie avec des goûts, des besoins et une insouciance de grand seigneur¹.

« En vérité, on n'y peut rien, on a l'âme que vous ont léguée un tas de gens parfaitement inconnus, et qui, à travers les descendances, agissent sur vous sans que trop souvent, vous y puissiez grand-chose². » Si Debussy, à la veille de ses cinquante ans, parlait ainsi de ses origines, toute sa vie prouvait pourtant combien il avait su se démarquer de ses aïeux.

Petits-fils d'un menuisier et d'une couturière du côté paternel, d'un charron et d'une cuisinière côté maternel, Achille-Claude naquit le 22 août 1862, 38 rue au Pain à Saint-Germain-en-Laye, dans les Yvelines. Ses parents, Manuel-Achille et Victorine Debussy, née Manoury, étaient marchands faïenciers. Ils s'étaient mariés le 30 novembre 1861 à Clichy avant de s'installer à Saint-Germain-en-Laye. Auparavant, Manuel-Achille avait passé

* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume, p. 315.

sept ans au deuxième régiment d'infanterie marine. D'un caractère aventureux, il n'était guère plus cultivé que son épouse. Son goût pour l'opérette, un divertissement alors très populaire, ne reflète pas une véritable sensibilité pour la musique.

Le couple eut quatre autres enfants : Adèle née en 1863, Emmanuel qui vit le jour en 1867 puis Alfred en 1870 et Eugène-Octave en 1873. Ce dernier mourut à l'âge de quatre ans. Adèle travailla chez un marchand de confection. Elle resta célibataire et s'éteignit à la veille de ses quatre-vingt-dix ans.

Emmanuel, simple d'esprit et d'un caractère difficile, quitta sa famille de bonne heure et mena une vie errante avant de devenir ouvrier dans une ferme du Gers. Il eut quatre enfants dont un fils, Claude, né en 1908. Celui-ci eut, à son tour, trois filles et un fils puis trois petits-enfants nés entre 1959 et 1964. Alfred, quant à lui, mena des études, apprit l'anglais et fut, durant sa jeunesse, le plus proche d'Achille-Claude. Employé dans une compagnie de chemin de fer, il entra ensuite chez Dufayel, concurrents du Bon Marché et de la Samaritaine. De son premier mariage avec une couturière, il eut une fille qui mourut sans descendance.

Dans cette famille, Achille-Claude apparaît bel et bien comme une exception. Émile Vuillermoz note avec justesse : « Rien ne favorisa extérieurement l'éclosion de son génie qu'il portait enfermé au fond de lui-même comme un féerique trésor et qu'il fut toujours préoccupé de protéger jalouse-

ment contre les ignorants ou les importuns à qui il opposait un visage hostile et fermé³. »

Achille-Claude ne fut baptisé que le 31 juillet 1864, après sa sœur Adèle, et ne devait jamais recevoir d'éducation religieuse. Son parrain, Achille Arosa, courtier d'origine espagnole, menait une vie aisée avec sa maîtresse, Clémentine Debussy, tante du compositeur. Sur l'acte de baptême, Clémentine, la marraine, couturière de son état, signa du nom d'Octavie de la Ferronnière. Ce nom d'emprunt, qui ne dut pas passer inaperçu à Saint-Germain-en-Laye, aurait été choisi pour cacher la liaison entre l'homme d'affaires et Clémentine. Si les parents de Debussy n'étaient pas très pieux, la date tardive du baptême de leur aîné et la discrétion du musicien sur ses origines donnèrent naissance à un bruit selon lequel le parrain était le père naturel.

La sensibilité et la culture d'Achille Arosa, grand collectionneur de tableaux, et l'attention qu'il accorda à son filleul durant les premières années ne pouvaient qu'alimenter cette rumeur sans aucun fondement. D'ailleurs, en 1867, Achille Arosa et Clémentine étaient déjà séparés et, bien vite, le parrain disparut définitivement de la vie de Debussy, ne lui laissant en souvenir qu'une palette de peintre, offerte en cadeau. En 1871, Clémentine, installée à Cannes depuis cinq ans, épousa Alfred Roustan, un maître d'hôtel.

À la fin de l'année 1864, les Debussy abandonnèrent leur commerce, qu'ils n'avaient pas réussi à rendre prospère. Manuel semble avoir eu du mal à

trouver un travail stable et rémunérateur car la famille vécut chez la mère de Victorine, à Clichy, pendant près de trois ans. En septembre 1867, les Debussy s'installèrent 11, rue de Vintimille, près de la place de Clichy. Manuel était alors vendeur d'ustensiles ménagers. Un an plus tard, la famille déménagea 69, rue Saint-Honoré près de l'imprimerie Paul Dupont où Manuel avait une place qu'il garda jusqu'en novembre 1870. Victorine effectuait des travaux de couture pour arrondir les fins de mois toujours difficiles.

Outre l'inconfort et la pauvreté, les enfants ne bénéficiaient pas même de la tendresse et de l'attention de leur parent. Manuel préférait les jeux de cartes et l'ambiance des cafés. Quant à Victorine, elle ne cachait pas combien sa progéniture l'embarrassait. Elle envoya d'abord Adèle chez sa belle-sœur à Cannes avant de la rejoindre au début de l'année 1870 avec Achille et Emmanuel, peu avant la naissance d'Alfred.

Clémentine menait une existence plus confortable sur la Côte d'Azur et aimait les enfants. Elle procura ainsi à ses neveux et à sa nièce une qualité de vie et une affection qui leur manquaient d'ordinaire. Le long séjour ou les deux séjours que le futur musicien effectua à Cannes furent à peu près le seul souvenir d'enfance qu'il accepta d'évoquer à l'âge adulte. Le seul qui lui était agréable sans doute :

Je me rappelle du chemin de fer passant devant la maison, et la mer au fond de l'horizon, ce qui faisait croire à certains

moments que le chemin de fer sortait de la mer, ou y entrait (à votre choix ?).

Puis aussi, la route d'Antibes où il y avait tant de roses que, de ma vie, je n'en ai plus jamais vu autant à la fois — l'odeur de cette route ne manquait pas d'être « enivrante »⁴.

Sans qu'on sache comment elle en eut l'idée ou comment elle devina quelques prédispositions musicales chez son neveu, c'est aussi la tante Clémentine qui permit à Achille, âgé de huit ans, de prendre ses premières leçons de musique auprès d'un médiocre violoniste d'origine italienne, Jean Cerutti. Première tentative sans grand bénéfice puisque le professeur ne trouva rien de remarquable chez son élève.

En juillet 1870, la guerre éclata entre la France et la Prusse. Après la défaite de Sedan et la chute de Napoléon III, les Prussiens assiégèrent la capitale. En novembre, Manuel, à nouveau sans emploi, trouva un poste à la mairie du I^{er} arrondissement. En mars 1871, il s'engagea dans la garde nationale et devint vite sous-lieutenant. Cet acte lui fut-il dicté par une conviction politique ou tout simplement parce qu'il lui fallait gagner de l'argent ? C'est cette raison que Victorine invoqua plus tard comme circonstance atténuante pour obtenir la grâce de son mari. Entre le 21 et le 28 mai 1871, durant la Semaine sanglante, les communards furent battus par l'armée menée par Mac-Mahon. Manuel, comme des milliers d'autres communards, rendit les armes et se retrouva prisonnier au camp de Satory, un quartier de Versailles. Les

conditions de détention étaient épouvantables et des milliers de prisonniers qui avaient échappé au peloton d'exécution moururent de maladie ou des suites de leurs blessures. En décembre 1871, Manuel Debussy fut condamné à quatre ans de prison et passa encore tout l'hiver à Satory avant de pouvoir solliciter sa grâce. Au bout d'un an, la peine de prison fut commuée en quatre ans de suspension de ses droits civiques et familiaux.

Pendant ce temps, Victorine et ses enfants vivaient tant bien que mal dans un deux pièces rue Pigalle avec l'aide financière de Clémentine. De retour de Cannes, il n'était plus question pour Achille de poursuivre son éducation musicale. Il n'allait même pas à l'école, à la différence de ses frères et de sa sœur, sa mère préférant se charger elle-même de lui apprendre à lire et à écrire. Debussy, en dépit de sa culture acquise par la suite en autodidacte, devait, toute sa vie, faire des fautes d'orthographe et de grammaire, comme en témoigne sa correspondance.

Outre un environnement familial des plus modestes, l'Histoire rendait l'enfance du compositeur encore plus instable. De tous ces événements, Debussy ne souffla jamais mot publiquement : cet artiste, aristocrate dans l'âme, préférait oublier les douze premières années de sa vie, si loin de son inclination naturelle pour l'art et le raffinement :

Il était gourmet, non gourmand. Il adorait les bonnes choses et la quantité lui importait peu. Je me souviens encore fort bien de la manière dont il savourait une tasse de chocolat que

ma mère lui offrait chez Prévost, en sortant du Conservatoire, ou bien de la manière dont il choisissait chez Bourbonneux, dans la vitrine réservée aux produits de luxe, un minuscule sandwich ou une petite timbale aux macaronis au lieu de se contenter comme ses camarades de gâteaux plus substantiels. [...]

Il témoignait d'une prédilection particulière pour les objets minuscules, pour les choses fines et délicates⁵.

Cette attitude d'aristocrate, Debussy la conserva toujours. René Peter écrit à propos de la vie du musicien : « Celle-ci fut torturée, brutale, pavée d'ennuis sombres et prosaïques que son génie ne voulait point apercevoir et de quoi même il se dégageait plus hautain, comme offusqué d'une semblable compagnie⁶. »

Après Clémentine, c'est pourtant à l'Histoire et à la détention de son père que Debussy dut d'accéder, cette fois sérieusement, à la musique. À Satory, Manuel Debussy rencontra Charles de Sivry. Celui-ci était pianiste dans des cabarets, notamment au Chat noir, et faisait partie du groupe d'artistes appelé les Vilains Bonshommes. Manuel Debussy évoqua avec lui l'initiation musicale reçue par son fils aîné et Charles de Sivry lui conseilla de demander conseil à sa mère, Mme Mauté de Fleurville. Après un premier mariage et la naissance de Charles en 1848, Antoinette-Flore de Sivry, née Charriat, s'était retrouvée veuve à vingt-six ans. Elle avait épousé en secondes noces Théodore Mauté de Fleurville, fils d'épicier prospère dont elle avait eu deux filles. L'aînée, Mathilde, avait épousé le 11 août 1871 Paul Verlaine. La belle-mère du poète

ne ressemblait en rien à sa petite-bourgeoise d'épouse. Mme Mauté de Fleurville était une excellente pianiste, dotée d'un vrai sens artistique et de qualités pédagogiques. Elle prétendait avoir été une élève de Chopin, sans qu'aucune trace ne l'atteste. Elle sut en tout cas faire apprécier ce compositeur à Debussy et l'initier à sa technique particulière. En outre, Mme Mauté, à qui on prêtait des mœurs légères, fréquentait aussi le milieu littéraire et artistique. Elle rédigea des articles sur la musique dans *Le Rappel*, quotidien républicain radical fondé notamment par Rochefort et Hugo. Elle fut pour Debussy son premier professeur et « s'occupa de lui avec une bonté d'aïeule⁷ ». C'est à elle que « je dois le peu de ce que je sais de piano⁸ », devait-il écrire à la fin de sa vie.

Si Mme Mauté de Fleurville n'appartient pas à l'ascendance réelle de Debussy, elle fut sa grand-mère spirituelle. Décelant immédiatement les qualités du petit Achille, elle lui donna avec assiduité des leçons gratuitement chez elle, 41 rue Nicolet, tout près du domicile des Debussy. Verlaine y vivait aussi avec Mathilde et commençait à fréquenter Rimbaud. Le petit garçon, cependant, ne semble pas avoir été témoin des querelles entre le poète souvent ivre et son épouse et ne croisa pas Rimbaud. Il est probable que la bonne Mme Mauté lui cachait ces scènes pénibles. Étrange hasard des rencontres et des non-rencontres, le compositeur ne fit pas davantage la connaissance de Verlaine lorsqu'il mit en musique certains de ses poèmes et ce bien qu'ils

eussent des relations communes, en premier lieu Mallarmé.

Même si les parents d'Achille ne voyaient pas d'un mauvais œil ces cours de piano, Manuel Debussy envisageait encore pour son fils aîné une carrière dans la marine. D'après Émile Vuillermoz, Mme Mauté de Fleurville « usa de toute son autorité pour décider ses parents à en faire un musicien professionnel plutôt qu'un navigateur. Elle ne put triompher de leur résistance qu'en laissant ces petits commerçants s'hypnotiser ingénument sur les gains considérables que l'on peut attendre d'une carrière de pianiste-virtuose⁹ ». Les aptitudes de l'enfant pouvaient alors inspirer bien des espoirs. En effet, au bout d'un an de leçon, le 22 octobre 1872, Achille joua l'*Opus 65* d'Ignaz Moscheles et fut reçu au concours d'entrée au Conservatoire. Seul un quart des cent cinquante-sept candidats furent admis. Âgé de dix ans, il entra au cours d'Albert Lavignac pour le solfège et d'Antoine Marmontel pour le piano. Le Conservatoire, situé jusqu'à sa destruction en 1912 à l'hôtel des Menus-Plaisirs, rue Bergère, dans le quartier des Grands Boulevards, était imposant par sa façade et par l'ambiance qui y régnait. Déjà Berlioz en son temps avait critiqué la rigidité de l'institution pour laquelle il réclamait des réformes. Entre les années 1820 et les années 1870, rien n'avait changé si ce n'est le nom des professeurs dont les méthodes et l'autorité restaient les mêmes. Debussy devait lui aussi faire souvent preuve de sévérité à l'égard de l'établissement. En

1909, devenu jury au concours d'admission, il déclara à André Caplet : « Le Conservatoire est toujours cet endroit sombre et sale que nous avons connu, où la poussière des mauvaises traditions reste encore aux doigts¹⁰. » Erik Satie, qui fut exclu de l'institution, ne fut pas moins sévère en décrivant le Conservatoire comme « un vaste bâtiment très inconfortable & assez vilain à voir — une sorte de local pénitencier sans aucun agrément extérieur — ni intérieur, du reste¹¹ ».

Debussy avait de quoi surprendre ses camarades et ses professeurs. N'ayant connu aucun cadre scolaire, il était indiscipliné et renfermé. Doué pour la musique, il ne cherchait pas à cacher ses élans d'inspiration en marge des principes académiques inculqués. Le témoignage de l'un de ses premiers amis, Gabriel Pierné, qui devait diriger plus tard certaines de ses œuvres, est très révélateur :

C'était un gros garçon d'une dizaine d'années, court, massif, trapu, habillé d'une veste noire qu'égayait une cravate flottante à pois et d'une culotte de velours. Il habitait alors au quatrième étage de la rue Clapeyron. Sa gaucherie, sa maladresse étaient extraordinaires. Avec cela timide et même sauvage.

À la classe de piano de Marmontel il nous étonnait par son jeu bizarre. Maladresse naturelle ou timidité, je ne sais, mais il fonçait littéralement sur le clavier et forçait tous les effets. Il semblait pris de rage contre l'instrument, le brusquant avec des gestes impulsifs, soufflant bruyamment en exécutant des traits difficiles. Ces défauts allaient s'atténuer et il obtenait par moments des effets de douceur moelleuse étonnante. Avec ses défauts et ses qualités, son jeu restait quelque chose de très particulier¹².

Son jeu n'évolua guère durant ses années d'études. Marguerite Vasnier se souvient ainsi de lui âgé de dix-huit ans : « Ses mains étaient fortes, osseuses, les doigts carrés ; son jeu, au piano, était sonore et comme martelé et parfois aussi doux et très chantant¹³. »

Paul Vidal fit sa connaissance dans la classe de Marmontel en 1878. Il fut lui aussi frappé par son aspect physique avec « ses cheveux noirs, frisés, rabattus sur le front, ses yeux ardents et l'expression concentrée et farouche de sa physionomie¹⁴... ». Raymond Bonheur témoigne de même : « Il m'apparut [...] renfermé et un peu distant, avec un goût déjà très marqué pour tout ce qui était rare et précieux, singulièrement séduisant d'ailleurs, en dépit d'une certaine brusquerie au premier contact¹⁵. »

Julien Tiersot se souvient de lui en 1876 entrant en classe, « tout essoufflé, d'avoir couru : je remarquai son front bombé sous ses cheveux noirs, son œil volontaire, indiquant une personnalité tenace¹⁶ ». Camille Bellaigue, qui devait toute sa vie être un sévère critique de Debussy, n'oublia pas les fréquents retards de ce « petit garçon d'aspect malingre. Vêtu d'une blouse serrée par une ceinture, il tenait à la main une sorte de béret, bordée d'un galon et portant au centre, comme le bonnet des matelots, un pompon de laine. Rien de lui, ni sa physionomie, ni ses propos, ni son jeu ne révélait un artiste, présent ou futur. Son visage n'avait de saillant que le front. Pianiste, il était un

des plus jeunes, mais non pas, encore une fois, des meilleurs d'entre nous¹⁷ ».

Achille, son prénom usuel alors, s'entendait bien avec Albert Lavignac, jeune professeur de vingt-six ans qui devait lui faire découvrir Wagner. Antoine Marmontel, âgé de cinquante-six ans, était d'un abord plus difficile. Il était très réputé comme pédagogue et, avant Debussy, avait été notamment le professeur de Bizet et de Vincent d'Indy. Sans avoir étudié avec lui, il avait pu entendre jouer Chopin, qu'il admirait.

S'il n'applaudissait pas aux excentricités pianistiques de Debussy et ne lui épargna pas des critiques sévères au cours de sa scolarité, Marmontel sut aussi se montrer indulgent, devinant dès le début son « véritable tempérament d'artiste » et lui prédisant « beaucoup d'avenir¹⁸ ».

En juin 1874, Achille Debussy remporta un deuxième accessit de piano et une troisième médaille en solfège. L'année suivante, il obtint en piano un premier accessit avec la difficile *Première Ballade* de Chopin. La vie matérielle rue Clapeyron où la famille s'était installée à l'automne 1873, sans être très confortable, était plus stable depuis la libération de Manuel Debussy. Ce dernier avait trouvé une place comme auxiliaire d'écriture à la compagnie Fives-Lille, spécialisée dans la construction de matériel pour le chemin de fer. Les réussites du fils aîné donnaient de grandes espérances à Manuel et Victorine qui voyaient déjà en Achille un grand et riche virtuose.

Le 16 janvier 1876, sur la recommandation de

Marmontel, l'adolescent participa au concert organisé par la fanfare des manufactures de glaces de Chauny, dans l'Aisne. Certes, ce concert n'avait pas le prestige des premières du petit Mozart de cinq ans, à Salzbourg ni même du petit Franz Liszt âgé de dix ans à Vienne, ou de Saint-Saëns, salle Pleyel, à onze ans. Il ne s'agissait même pas d'un récital car Achille se contenta d'accompagner au piano une jeune chanteuse ainsi qu'un violoniste et un violoncelliste. Le 18 mars, il donna dans la même ville un second concert qui, comme le premier, lui valut cependant les éloges de la presse locale. « Quelle verve ! Quel entrain ! Quelle fougue de bon aloi ! [...] ce petit Mosart [*sic*] en herbe est un vrai diable à quatre. Quand il s'empare du piano, il fait passer dans les cordes son âme tout entière¹⁹. » Mais ce qui semblait prodigieux à un modeste public n'éblouissait pas les professeurs du Conservatoire. « Son jeu, très intéressant, n'était pas pianistiquement sans défaut ; il exécutait le trille avec difficulté mais, par contre, il avait une main gauche d'une habileté et d'une capacité d'extension extraordinaires²⁰. »

Si, à dix ans, Achille impressionnait, on attendait de l'adolescent de quatorze ans qu'il se démarque. Il se démarquait, en effet, mais en affichant son indépendance, renâclant à travailler, préférant laisser libre cours à son inspiration. Certes, il faisait mieux qu'Erik Satie, renvoyé à quinze ans du Conservatoire tant on le jugeait sans talent, et que Paul Dukas qui ne fut même pas admis à passer le concours de fin d'études en

piano. Mais plusieurs de ses condisciples, comme Gabriel Pierné, restés moins célèbres, obtenaient de meilleurs résultats. En juin 1876, Achille finit l'année sans récompense : le morceau d'examen était l'allegro de la *Sonate n° 32* de Beethoven, compositeur pour lequel Debussy n'eut jamais d'affinités. L'année suivante, avec le premier mouvement de la *Sonate en sol mineur* de Schumann, il se rattrapa avec un second prix. Deux ans plus tard, en 1879, il ne parviendra pas à obtenir le premier prix, « ce qui fut pour lui, et surtout pour sa famille, qui espérait lui voir suivre une brillante carrière de pianiste, un gros désappointement²¹ ».

En 1877, Achille entra dans la classe d'harmonie d'Émile Durand. Né en 1830 à Saint-Brieuc, Durand s'attacha à mettre en valeur le patrimoine musical breton et reste connu pour ses traités de composition et ses ouvrages de solfège. Les rapports entre ce pédagogue scolaire et Debussy ne furent pas aussi mauvais qu'on aurait pu le craindre, même s'ils n'avaient pas l'un et l'autre la même conception du mot harmonie...

Émile Durand fut un professeur de premier ordre mais d'un rigorisme scolastique impitoyable. La moindre infraction aux règles du pur classique le mettait hors de lui. Debussy l'affola. Tout d'abord fort décontenancé devant l'originalité de ce débutant d'une indépendance si contraire aux théories de l'École, il finit peu à peu par devenir moins intransigeant. À la fin de nos classes, après avoir scrupuleusement examiné le devoir de chacun de nous, il se plaisait — non sans une certaine jouissance de gourmet — à s'attarder à la correction de

Moïse, par CHARLES SZLAKMANN
Marilyn Monroe, par ANNE PLANTAGENET
Mozart, par JEAN BLOT
Musset, par ARIANE CHARTON
Napoléon, par PASCALE FAUTRIER
Nerval, par GÉRARD COGEZ
Nietzsche, par DORIAN ASTOR
Pasolini, par RENÉ DE CECCATTY
Pasteur, par JANINE TROTTEREAU
Picasso, par GILLES PLAZY
Marco Polo, par OLIVIER GERMAIN-THOMAS
Louis Renault, par JEAN-NOËL MOURET
Rimbaud, par JEAN-BAPTISTE BARONIAN. Prix de littérature 2011 du
parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles.
Robespierre, par JOËL SCHMIDT
Rousseau, par RAYMOND TROUSSON
Shakespeare, par CLAUDE MOURTHÉ
Stendhal, par SANDRINE FILLIPETTI
Jacques Tati, par JEAN-PHILIPPE GUERAND
Tchekhov, par VIRGIL TANASE
Toussaint-Louverture, par ALAIN FOIX
Van Gogh, par DAVID HAZIOT. Prix d'Académie 2008 décerné par l'Académie
Française (fondation Le Métails-Larivière)
Verlaine, par JEAN-BAPTISTE BARONIAN
Boris Vian, par CLAIRE JULLIARD
Léonard de Vinci, par SOPHIE CHAUVEAU
Wagner, par JACQUES DE DECKER
Andy Warhol, par MERIAM KORICHI
Oscar Wilde, par DANIEL SALVATORE SCHIFFER
Tennessee Williams, par LILIANE KERJAN. Prix Grand-Ouest 2011.
Virginia Woolf, par ALEXANDRA LEMASSON
Stefan Zweig, par CATHERINE SAUVAT



Debussy

Ariane Charton

Cette édition électronique du livre

Debussy d'Ariane Charton

a été réalisée le 22 janvier 2013

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070439829 - Numéro d'édition : 178196).

Code Sodis : N45392 - ISBN : 9782072416439

Numéro d'édition : 230367.